

« La Marche »

Lola Noël

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Noël, L. (1996). Compte rendu de [« La Marche »]. *Jeu*, (81), 175–176.

et leurs déboires. Comme ils n'ont nulle part où aller, ils vivent dans la rue ; même là, ils sont victimes du rejet de la société bien-pensante... qui a beau penser, mais qui n'en comprend pas plus comment ces jeunes en sont arrivés aussi bas. C'est qu'ils font peur, avec leurs chevelures colorées ou rasées, leurs anneaux dans le nez, leurs tatouages... Pourtant, ils ne demandent qu'à être aimés. Au fil des intrigues présentées, il ressortira que les grands coupables de tous leurs maux sont l'absence de communication et le manque de compréhension.

L'auteure, Maureen Martineau, s'est inspirée de témoignages de jeunes itinérants de Vancouver, de Québec et de Montréal. Le texte, sans censure, choque parfois les âmes plus sensibles, mais rend bien justice à la réalité de ces jeunes. Les comédiens excellent, très crédibles dans leurs rôles de punks. Leur complicité évidente accentue l'image de solidarité que les personnages doivent porter. La musique de Jean-Denis Levasseur amalgame parfaitement l'ensemble, ajoutant au dynamisme de la production et allouant au spectateur l'instant de réflexion parfois nécessaire à la digestion des propos crus qu'on lui tient.

Depuis plus de vingt ans, le Théâtre Parminou poursuit sa mission de théâtre d'intervention de brillante façon. La compagnie a trouvé ici la façon de donner la parole à des jeunes marginaux qui, trop souvent, sont représentés à partir d'images qui leur portent préjudice plutôt qu'elles ne leur rendent justice.

Sylvie Turgeon

« La Marche »

Texte et interprétation : Suzanne Lantagne. Mise en scène : Andrés Hausmann ; conception scénique : Yvan Brouillette, Andrés Hausmann et Olivier Duplessis ; éclairages : Olivier Duplessis ; musique : Pierre Tanguay. Production du Théâtre Imago, présentée au Théâtre la Chapelle du 28 mars au 14 avril 1996.

Voyage aux confins de la folie

Un cube incliné de dimension restreinte, composé de carreaux de plexiglas, forme la scène ; à l'arrière-plan, six panneaux blancs derrière lesquels se profile, en ombres chinoises, un corps de femme dont les mouvements d'une extrême lenteur semblent ceux d'un être désarticulé. Une musique de percussion *live*, qu'on croirait tout droit venue des rives du Gange, rythme cette gestuelle. Petit à petit, Suzanne Lantagne, crâne rasé et pieds nus, se glisse devant l'écran blanc. Ainsi commence *la Marche*.

Cette marche est celle d'une femme qui parcourt ses souvenirs et les émotions qui s'y rattachent, les désirs qui les ont précédés et les déceptions qui les ont suivis. C'est une « démarche » d'introspection, portée par les associations de la pensée. Suzanne Lantagne remet tout en question : la vie, la sexualité, la politique et, à travers cela, sa relation avec les autres mais surtout avec elle-même.

Quel est ce jeu que nous nous jouons à nous-mêmes dans nos rapports avec les autres, particulièrement dans nos rapports amoureux ? La femme s'exprime en

Marie-Louise Nadeau et Marie-Josée Guindon.
Photo : Sylvain Lafleur.



anglais pour cacher sa honte. La honte de s'être pliée aux désirs bizarres de ses amants, tous jeunes et étrangers. « It's the best language to give the impression you're someone else. »

Passant de la honte à l'angoisse, de la désillusion à l'euphorie, le voyage que propose Lantagne rappelle le cheminement du maniaco-dépressif, ayant constamment des hauts et des bas, sans cause apparente. Le fait que la pièce soit un long monologue ajoute encore à cette impression de délire. Toutefois, on ne peut réduire les questions que soulève Suzanne Lantagne aux divagations d'un esprit torturé. « Est-ce que la sincérité existe ? » demande-t-elle. Et cette question atteint le spectateur, greffée à l'âme, incontournable.

Le corps, interprète de l'âme

Le dépouillement total du décor dans lequel se meut Suzanne Lantagne, vêtue d'une austère robe blanche, laisse toute la place à la gestuelle étudiée de l'ancienne interprète d'Omnibus. Le va-et-vient sur la minuscule scène, les poses fixes, lorsque la comédienne est recroquevillée sur elle-même, et les déplacements lents où chaque geste semble décomposé en séquence analytique traduisent efficacement les mouvements de la mémoire, les prises de conscience et les questionnements de cette âme en recherche.

Le corps est ici le seul accessoire visuel, et Suzanne Lantagne en use comme seul un mime d'expérience peut le faire. Elle le déploie et le moule aux sentiments



qu'elle exprime. Ce qui fascine, c'est l'énorme concentration dont a besoin l'interprète pour allier des gestes étudiés à un texte difficile, parfois même aride. Le spectateur a lui-même besoin de toute sa concentration pour suivre la voyageuse marchant parmi les flâneurs de la rue, l'accompagner ensuite dans l'ascension d'un volcan éteint en Indonésie ou sur une falaise escarpée des côtes de l'Angleterre, et enfin se retrouver dans l'alcôve de ses amours et repartir de plus belle.

Quand je suis sortie du théâtre, une phrase de *la Marche* me revenait : « Marcher. Des passants me dépassent, d'autres reviennent, je regarde leur visage comme quand on va au cinéma, qu'une projection du même film vient de se terminer et que sort le public : on cherche à savoir dans les faces du monde si le film est bon. » Et je me demandais si les passants pouvaient lire sur mon visage les questions qu'avait soulevées en moi cet audacieux spectacle.

Lola Noël

Suzanne Lantagne.
Photo : Phyllis Katrapani.